



**MÉMOIRES D'UN
PASTEUR ORDINAIRE**

**La vie et les réflexions
de Tom Carson**

D. A. CARSON

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
1 Ô Canada! Bref historique du Québec	15
2 Tom Carson : Les débuts de sa vie et de son ministère	29
3 L'œuvre française à Montréal	45
4 La crise	59
5 Les premières années à Drummondville	75
6 Découragement, désespoir, engagement	93
7 Fonctionnaire et serviteur de l'évangile	121
8 L'œuvre continue : transformation et croissance	135
9 Les années d'Alzheimer de Marg	149
10 Une fin heureuse : le dernier ministère et une promotion glorieuse	171
Appendice : La lettre du 5 mai 1948	183

PRÉFACE

Certains pasteurs, largement bénis de Dieu, constituent des dons remarquables pour l'Église. Ils aiment les gens de leur Église, maîtrisent l'Écriture, voient de nombreuses conversions. Les générations se succèdent sous leur ministère, ils saisissent leur culture, mais refusent de se laisser asservir par elle, leur doctrine est solide et la discipline caractérise leur vie. Inutile de dresser une longue liste de noms, car vous-mêmes en connaissez plusieurs et, tout comme moi, avez été encouragés et motivés par eux. Quelques-uns d'entre eux portent inévitablement d'énormes fardeaux qui ne paraissent pas à première vue, pour les chrétiens qui les observent. Néanmoins, pourvu que nous ne soyons pas nous-mêmes rongés par l'envie, nous remercions Dieu pour ces leaders chrétiens du passé et prions pour ceux qui sont encore en vie.

La plupart d'entre nous servent cependant dans des circonstances plus modestes. La majorité des pasteurs ne prêcheront pas régulièrement à des milliers de personnes, encore moins à des dizaines de milliers. Ils n'écriront pas de livres influents, ne disposeront pas de beaucoup de personnel et ne connaîtront jamais qu'une croissance limitée. Leur temps sera consacré aux personnes âgées, aux visites, à la relation d'aide, aux études bibliques et à la prédication. Certains bénéficieront de si peu de soutien qu'ils devront préparer leurs propres bulletins. Ils ne savent peut-être pas à quoi attribuer les contraintes de leur sphère de service respective : les défis posés par les circonstances locales ou leurs propres lacunes. De temps à autre, ils lanceront un regard nostalgique aux ministères « prospères ». Bon nombre d'entre eux assisteront à des colloques commandités par les maîtres révérends et repartiront avec des sentiments partagés, d'une part reconnaissants et encouragés, d'autre part envieux, se sentant inadéquats et coupables.

Admettons-le franchement : la plupart d'entre nous sont des pasteurs ordinaires.

Papa appartenait à cette catégorie. Ce petit livre représente une tentative modeste de faire connaître le ministère d'un pasteur ordinaire, car de tels serviteurs ont beaucoup à nous enseigner.

Papa a tenu un journal personnel de façon sporadique au cours d'un ministère s'étalant sur presque six décennies. Il n'y a presque rien sur les premières vingt-cinq années (de 1933 à 1959, approximativement), car la plupart des entrées dans son journal englobent la période allant de 1959 à 1992. Néanmoins, des réflexions rétrospectives sur les souvenirs de Papa concernant les premières années sont parfois consignées dans ces documents plus tardifs. Même durant les années couvertes par son journal, Papa a parfois passé des périodes où il n'écrivait rien du tout. En d'autres occasions, il n'y a inscrit que des détails quotidiens relatifs à son ministère habituel : sa préparation pour une prédication, une liste de personnes qu'il a visitées ce jour-là, des devoirs administratifs terre-à-terre, ses listes de prière, les enfants qu'il est allé chercher à l'école, bref, ce genre de détails. Mais il a aussi parfois rédigé des pages et des pages d'introspection et de confession, s'adressant à Dieu en écrivant des intercessions à briser le cœur. Il n'a certainement jamais pensé que certaines de ses notes seraient un jour publiées : il écrivait pour se discipliner, pour se tenir responsable. Il ne tentait pas de composer de la littérature dévotionnelle au sens classique.

En plus de son journal, il a aussi rédigé des milliers de pages de notes pour la prédication. Du type conservateur, il a gardé toutes les lettres qu'il a reçues, et des copies de bon nombre de ses propres lettres. Après que Papa ait quitté cette vie, mon frère Jim m'a envoyé tous les dossiers, et j'y ai trouvé toutes les lettres que j'aie jamais envoyées à la maison, totalisant deux ou trois milliers de pages. Il a aussi conservé des coupures de presse : Papa a gardé des enveloppes, des dossiers et des albums remplis de coupures de presse tirées de journaux et d'autres publications, désirant se garder au fait des événements, et ce, non seulement sur le plan local, mais, de façon sélective, sur le plan mondial.

J'en suis venu à me demander si son journal recelait assez de matériel digne de faire l'objet d'un livre. Si tel avait été le cas, les

présentes « mémoires d'un pasteur ordinaire » auraient eu recours au mot « mémoires » dans le sens habituel de la forme plurielle : l'ouvrage aurait été autobiographique, et je ne n'en aurais été que l'éditeur. Nous vous aurions présenté le ministère ordinaire de mon père raconté dans ses propres mots. Mais honnêtement, il n'aurait pas été approprié de publier le journal dans son ensemble. De grandes parties de sa vie et de son service en sont absentes et quoi qu'il en soit, d'innombrables pages ne valent pas la peine d'être publiées. J'ai donc décidé de faire de ce livre un amalgame. J'ai tenté de tisser certaines parties du journal de Papa (à strictement parler, des « mémoires ») avec les souvenirs et les rapports d'autres personnes (on parle alors de la « mémoire » au singulier). Mon frère et ma sœur m'ont fait parvenir plusieurs pages où ils ont écrit leurs propres souvenirs et réflexions; les Églises où Papa a œuvré m'ont prêté leurs dossiers; des amis de confiance au Québec m'ont recommandé des livres et des essais à lire pour que je tienne compte de l'époque et du lieu où Papa a œuvré.

Quelquefois, j'ai eu recours à ses lettres, en particulier pour les premières années de son ministère, alors qu'il ne tenait pas de journal. En l'occurrence, j'ai masqué les noms de ceux qui ont écrit et de ceux qui ont reçu des lettres de Papa en utilisant leurs initiales, car certaines de ces personnes sont toujours vivantes, et la plupart de leurs enfants le sont probablement aussi. À l'occasion, j'ai corrigé les erreurs flagrantes de ces sources (erreurs typographiques et autres erreurs du genre), mais j'ai fait attention de ne pas changer le sens. L'astérisque que j'ai placé à côté de certaines dates sert à indiquer qu'il ne s'agit pas d'une reproduction intégrale, mais plutôt d'une partie des notes de mon père pour cette journée.

Il ne s'agit donc pas d'une biographie critique. Sinon, j'aurais inclus beaucoup plus de renseignements sur les ancêtres de mon père, davantage de faits sur son ministère, élaboré un tableau plus complet de sa femme, notre mère, une analyse approfondie des circonstances sociales et historiques de sa vie et de son service, un examen plus poussé de sa doctrine, et une tentative d'évaluation critique de sa vie. Mon objectif est beaucoup plus modeste : représenter suffisamment son ministère et sa pensée pour encourager

les pasteurs ordinaires, notamment à prendre conscience que le Dieu d'Augustin, de Calvin, de Spurgeon et de Piper est tout autant le Dieu de Tom Carson, le mien et le vôtre.

Je dois encore expliquer trois choses avant de commencer. D'abord, la majeure partie du ministère de mon père se passe au Canada français. Cette culture étant peu familière à bon nombre de lecteurs, j'ai consacré mon premier chapitre à certains détails nécessaires pour cerner le sens que prenaient la vision et la passion de mon père. Pendant la première moitié du vingtième siècle, le Québec était la « nation » la plus catholique romaine au monde, si l'on en juge par le nombre de prêtres et de religieuses envoyés comme missionnaires catholiques à l'étranger, proportionnellement à la population. Le témoignage évangélique était extraordinairement difficile. Entre 1950 et 1952, des pasteurs baptistes on passé au total un temps équivalent à huit années derrière les barreaux pour avoir prêché l'évangile (bien qu'ils aient plutôt été accusés inévitablement d'avoir « incité au désordre civil » ou « dérangé la paix »). Étonnamment, le Québec d'aujourd'hui est au contraire extrêmement séculier, et même anticlérical. Papa a vécu pendant les années de ce bouleversement spectaculaire même si lui, comme les autres pasteurs de l'époque, n'ont guère saisi la portée des changements par lesquels ils passaient.

Deuxièmement, Papa écrivait tantôt en anglais, tantôt en français dans son journal. La plupart du temps en anglais pendant les premières années du journal, mais les notes des dernières années sont majoritairement rédigées en français. Papa alternait parfois d'une langue à l'autre au milieu d'une phrase, ou à plusieurs reprises au cours des commentaires consignés en une même journée. À l'évidence, tout est ici reproduit en français. À l'époque où il a commencé son ministère, sa bible anglaise était bien sûr la version King James, et sa version française la Louis Segond de 1910, plus récente. Ces deux versions ne sont plus beaucoup employées de nos jours, mais par respect pour la situation historique et culturelle de Papa, j'ai utilisé la version Louis Segond de 1910 pour les citations bibliques de Papa, à moins que lui-même s'écarte des versions plus anciennes. J'ai également traduit, bien sûr, les quelques rares bribes de grec, d'hébreu et de latin.

Troisièmement, j'ai décidé de parler de Papa en l'appelant de façon générale Tom (tous ses amis l'appelaient ainsi) partout dans le livre, et de Maman en l'appelant Marg ou Margaret (mon père l'appelait souvent « ma chérie », mais s'adressait à elle ou parlait d'elle le plus souvent en l'appelant Marg; quelquefois il écrivait Margaret). Une seule exception à cette règle : lorsque je parle d'affaires familiales. Dans ce contexte, je les appellerai de nouveau « Papa » et « Maman ».

Je remercie ma sœur Joyce et mon frère Jim pour leurs anecdotes, suggestions et critiques. J'exprime une reconnaissance sincère à Michel Lemaire, qui m'a épargné beaucoup de temps et d'efforts en me fournissant des documents importants. Je ne pourrais terminer cette préface sans affirmer toute ma gratitude à l'Église Baptiste de Montclair et à ses deux pasteurs des dernières années de la vie de Papa, les frères André et Pierre Constant. Je sais très bien que ces hommes et plusieurs autres éprouvent une dette envers mon père. Tout ce que je peux dire, c'est que tous deux, ainsi que l'Église au sein de laquelle ils ont œuvré, s'en sont complètement acquittés par l'amour et le soutien qu'ils lui ont témoigné pendant la longue descente de Maman dans la maladie d'Alzheimer, qui a duré huit ans, et pendant ses dernières trois années vécues seul. En fait, il n'a jamais été seul. Dieu lui a démontré son grand amour par les soins fidèles de l'Église, qui s'assurait que les tâches ménagères étaient effectuées, et l'encourageait même lorsqu'il a repris la prédication, les visites et la relation d'aide à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Au risque d'en dire trop de manière prématurée, je termine cette préface par deux remarques. La première, que la perception de « coupe à moitié vide » de Papa par rapport à ses lacunes et ses faiblesses ne correspond pas à l'opinion que ses contemporains avaient de lui. J'ai beaucoup réfléchi à cette divergence, et j'exposerai mon avis à ce sujet en divers passages de ce livre. Cet écart pourrait s'avérer profitable pour d'autres pasteurs ordinaires qui se sentent découragés. Ma deuxième remarque est que peu d'évaluations du journal de Papa sont aussi pénétrantes que celles de Michael Thate, mon adjoint administratif. M. Thate a transcrit de bon cœur les parties anglaises du journal. Lorsqu'il m'a envoyé les

derniers fichiers numériques, il m'a aussi écrit un courriel dont je cite un extrait : « Auparavant, j'aspirais à devenir le prochain Henry Martyn [traducteur de la Bible et missionnaire anglais héroïque auprès des musulmans d'Inde et de Perse]. Toutefois, après avoir lu le journal de votre père, le Seigneur a mis dans mon cœur un objectif beaucoup plus noble : celui d'être simplement fidèle. Je sais que nous les hommes ne sommes que poussière. Cependant, de quelle poussière était formé l'homme qui a écrit ce journal! » Après avoir effectué la vérification du manuscrit, il m'a envoyé un mot pour me dire que cela lui rappelait les paroles que J. R. R. Tolkien a employées pour décrire Grands-Pas :

*Tout ce qui est or ne brille pas,
Tous ceux qui errent ne sont pas perdus;
Le vieux qui est fort ne dépérit point.
Les racines profondes ne sont pas atteintes par le gel.
Des cendres, un feu s'éveillera.
Des ombres, une lumière jaillira;
Renouvelée sera l'épée qui fut brisée,
Le sans-couronne sera de nouveau roi.*

C'est tout à fait vrai. Néanmoins, Tom était un pasteur des plus ordinaires.

D. A. Carson
Trinity Evangelical Divinity School
Soli Deo gloria



Tom est né à Carrickfergus, en Irlande du Nord, le 26 août 1911, de John et Ethel Carson. À l'âge mûr de deux ans, Tom a émigré avec ses parents et son frère aîné Reg à Ottawa, la capitale du Canada, où son père a exercé le métier d'imprimeur jusqu'à sa retraite. Huit ans après que sa famille soit arrivée au Canada, il a eu une sœur, Maureen. À cette époque, Ottawa était majoritairement anglophone, et bien que située en Ontario, seule la rivière des Outaouais la séparait du Québec et de la ville presque entièrement francophone de Hull (maintenant appelée Gatineau). De nos jours, Ottawa compte environ 80 % d'anglophones et 20 % de francophones; le français demeure la langue qui prédomine à Hull.

Pendant les années où la famille grandissait et les premières années du ministère de Tom, son père John n'était pas chrétien. John n'est devenu croyant que quelques mois avant sa mort, à un moment où j'étais assez vieux pour remarquer la différence chez mon grand-père. Mais la mère de Tom, Ethel, était une chrétienne fidèle qui s'est assurée que ses enfants soient exposés à la prédication

de l'évangile grâce au ministère de l'Église Calvary Baptist Church à Ottawa. Tom s'est affermi en tant que chrétien durant ses années passées à l'école secondaire. Il a obtenu son diplôme de l'établissement d'enseignement Ottawa Collegiate Institute (une école secondaire) en 1927. L'échelle des grades à l'époque suivait beaucoup la tradition britannique; les notes n'étaient jamais majorées. La note la plus élevée de la classe en chimie était 66; Tom a obtenu 59, avec la mention « Très bien ». En géométrie, la note la plus élevée était 87 : c'était celle de Tom. En étude des auteurs latins et composition latine, la meilleure note était 167, et Tom a décroché 149, avec la mention laconique de « Bien ». L'étude du français (communication orale, auteurs et composition) lui a valu la même note. Quant à l'histoire, l'enseignant a commenté : « Bien. Il devrait réussir. Il doit réviser. »

À cette période et aussi par la suite, il a été grandement influencé par un homme chrétien âgé de l'Église Calvary qu'il appelait toujours « le vieux monsieur Blair ». Le vieux monsieur Blair se consacrait aux jeunes hommes à l'église, à l'école secondaire et ailleurs, les enracinant dans l'étude de la Bible et les fondements de la doctrine, et leur transmettant la sagesse qu'il avait glanée au cours de huit décennies d'expérience. Au cours des années où Tom travaillait à la Metropolitan Life, à Ottawa, cumulant le travail, la participation à divers ministères laïques de l'Église, et la pratique de sports (il a gagné plus d'un championnat régional de natation), il a commencé à réfléchir sur la possibilité de consacrer sa vie au ministère. Il s'est alors plaint au vieux monsieur Blair « qu'il n'y avait tout simplement pas assez de temps ». Le vieux monsieur Blair remettait toujours en doute les excuses boiteuses et tout ce qui aurait pu suggérer, même légèrement, que la manière dont Dieu avait disposé le temps puisse être améliorée. Souriant, il a alors passé son bras autour des épaules de Tom et le regardant droit dans les yeux lui a dit calmement : « Tom, tu as tout le temps au monde. » C'était tout.

Tom est entré au séminaire. C'était en 1933 et la Grande Dépression se répandait au Canada comme partout ailleurs en Occident. Tom a fréquenté un petit établissement appelé le Toronto Baptist Seminary (TBS). Puisque le TBS a occupé une place primordiale dans l'histoire de Tom quinze ans plus tard, il vaut la peine de s'attarder à mieux

comprendre cette école.

À l’instar de C.H. Spurgeon qui, un siècle auparavant avait vécu la « Controverse de Downgrade » en Angleterre, et fondé son propre établissement de formation (connu aujourd’hui sous le nom de Spurgeon College), et comme J. Gresham Machen qui s’était séparé de sa confession presbytérienne et avait créé le Westminster Theological Seminary à Philadelphie (le livre *Christianity and Liberalism* [Le christianisme et le libéralisme] de Gresham Machen devrait encore de nos jours constituer une lecture recommandée dans les plans de cours), ainsi les baptistes du Canada ont connu leur propre conflit entre le confessionnalisme historique et la théologie libérale montante. La controverse concernait principalement la faculté de théologie de la McMaster University à Hamilton, en Ontario. Du côté conservateur se trouvait T.T. Shields, le pasteur très influent de la Jarvis Street Baptist Church, à Toronto. Les tensions étaient exacerbées parce que Shields tentait de responsabiliser l’Université quant à sa théologie. Tant dans ses prédications que dans ses émissions de radio et ses publications, Shields tentait d’alerter les divers groupes baptistes des dangers théologiques qu’il discernait. L’Église de Jarvis Street publiait un périodique mensuel, *The Gospel Witness* (Le témoignage de l’Évangile). Tandis que j’écris ces lignes, j’ai devant moi le numéro 5/26 datant du 4 novembre 1926. L’article principal, écrit en caractères de tailles différentes, est intitulé : « Ichabod! (I Sam. iv, 21.): McMaster’s New Name. » [« I-Kabod! » (1 S 4.21) : le nouveau nom de McMaster]. Le fascicule de 176 pages est entièrement consacré aux comptes-rendus du congrès baptiste de cette année-là dans leur version intégrale, en plus d’analyses portant sur la plupart des déclarations.

Les problèmes qui préoccupaient Shields n’étaient pas d’ordre secondaire. Par exemple, l’une des sections du document que je viens de mentionner rapporte un débat sur l’expiation. Un certain Professeur Marshall se moque de la substitution pénale et en rejette ouvertement l’idée. « Je ne renoncerai pas à Jean 3.16. (Applaudissements.) Je ne renoncerai pas à ces paroles glorieuses, qui forment la mélodie du Nouveau Testament la plus douce à mes oreilles : “Mais en ceci, Dieu prouve son amour envers nous :

lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous.” » (Page 99.) N’importe qui portant un tant soit peu d’égard à la théologie historique saisit que la substitution pénale, si elle est bien comprise, tire sa gloire de l’amour de Dieu. Argumenter que le thème de l’amour de Dieu rend impossible la substitution pénale peut sembler crédible auprès des ignorants, mais cette théologie fait preuve d’une incompétence crasse. Que cette idée ait pu prendre le dessus constitue un témoignage aberrant quant à la faiblesse de la compréhension de la théologie fondamentale par l’Église baptiste canadienne à l’époque. De plus, toute personne qui apprécie un tant soit peu une exégèse rigoureuse comprend que le verset même de Jean 3.16 ne rejette pas la colère de Dieu, mais en tient compte (voir Jean 3.36). Marshall poursuit en traitant des « théories de la rédemption » et cite même James Denney et Charles Spurgeon pour soutenir sa position. Shields démontre aisément qu’il a mal représenté tant Denney que Spurgeon.

Dans ce numéro du *Gospel Witness*, Shields n’était pas certain que la bataille soit terminée, mais craignait qu’elle empire. L’année suivante, en 1927, la division irrémédiable a été consommée. Bon nombre d’Églises baptistes ont quitté l’association, et Shields a fondé le Toronto Baptist Seminary. Ce séminaire était administré par la Jarvis Street Baptist Church. Il est devenu l’établissement de formation des aspirants-pasteurs (surtout baptistes) qui ne souhaitaient plus poursuivre leur formation à l’Université McMaster.

Lorsque Tom a commencé ses études au TBS en 1933, le séminaire était donc tout jeune, plein d’enthousiasme, petit et très ancré dans un mouvement qui se voyait à l’avant-garde de la défense et de la promulgation de l’évangile. Il a attiré un groupe remarquable d’étudiants, dont plusieurs ont par la suite exercé des ministères marquants. L’un d’entre eux était Arnold Dallimore, qui allait plus tard écrire la magnifique biographie en deux volumes de *George Whitefield*. Il avait une année d’avance sur Tom au séminaire. Presque soixante ans plus tard, peu après la mort de Tom, Dallimore m’a écrit. Sa lettre disait en partie :

J'ai rencontré Tom pour la première fois en septembre 1933. J'avais passé l'été dans la province de Québec à distribuer des évangiles en français, en faisant du porte-à-porte. J'étais en compagnie de Bill Hall, le frère cadet du Rév. James Hall, le pasteur de l'Église Calvary Baptist, à Ottawa.

Vers la fin de l'été, alors que nous retournions au Toronto Baptist Seminary, nous avons passé le weekend à Ottawa et nous sommes organisés pour prendre deux jeunes hommes avec nous, soit Ed Hall et Tom Carson, qui s'apprêtaient à commencer leur première année au séminaire. Tom s'est révélé un étudiant diligent, et lui et moi sommes devenus de bons amis. Pendant ma quatrième année au TBS, nos chambres étaient contiguës au troisième étage d'un dortoir et nous partagions une cuisine et un placard. J'ai toujours estimé la compagnie de Tom et son attitude de dévotion envers Dieu.

À cette même époque, un autre étudiant, Walter Tompkins, qui a partagé une chambre avec Tom pendant une partie de son séjour au séminaire, a écrit à son sujet : « Pour la plupart d'entre nous, sa vie de prière constitue un défi et un reproche. »

Le budget était très serré. Il n'y avait pas d'aide financière provenant de la maison : le père de Tom pensait qu'il commettait une grave erreur. Au moins à une occasion, Tom a voyagé à bicyclette les 280 miles [450 km] séparant Toronto d'Ottawa pour faire une visite à la maison. Cela lui a pris trois jours et il dormait dans des granges le long du chemin. Il a passé l'été de 1934, après sa première année au séminaire, à faire du porte-à-porte pour distribuer des tracts au Québec. Il explorait déjà cette avenue à l'époque. La connaissance du français qu'il avait acquise à l'école secondaire n'était pas suffisante pour y considérer un ministère important, mais cet été-là son partenaire était Frédéric Buhler, de France. C'est donc ce dernier qui forcément a pris la parole la plupart du temps.

En 1937, Tom, toujours célibataire, a accepté de servir l'Église Emmanuel Baptist en tant que pasteur. Emmanuel était une congrégation de langue anglaise à Verdun, qui fait partie du Grand Montréal. Tom a accepté l'invitation, à condition qu'il puisse passer une partie de son temps à améliorer son français et démissionner au bout de quelques années pour tenter d'implanter une Église francophone dans cette ville.

Il fallait absolument surmonter la barrière linguistique. Tout comme bon nombre de Canadiens anglophones vivant hors du Québec ne parlent aucunement le français, bon nombre de Canadiens francophones au Québec ne parlent aucunement l'anglais. Bien sûr, plusieurs des deux côtés sont bilingues, mais les anglophones, qu'ils soient du Canada, des États-Unis ou d'ailleurs, sont souvent surpris de découvrir qu'un tel nombre de Canadiens ne partagent ni leur langue, ni une part importante de leur héritage culturel. Par exemple, un essai relativement récent du *Time* en 1995 (46/20: 48–51) citait une femme Canadienne-française : « Je n'ai jamais rencontré de Canadien-anglais. Mais je suis certaine qu'ils sont aussi gentils que n'importe quel autre étranger. » Il s'agit d'un rappel tout à fait valable que jusqu'à ce que des personnes nées et éduquées dans le Québec francophone prennent la relève de l'implantation d'Églises, ceux qui ont accepté ce défi ont dû surmonter des barrières culturelles non seulement linguistiques, mais qui se rapportaient aux perceptions du monde, à l'identité même, à la compréhension de l'histoire, au sens de l'humour, au patrimoine littéraire et à une multitude d'autres facteurs. Sans même avoir exercé son ministère en dehors de son pays adoptif, le Canada, Tom s'est totalement consacré à l'héritage francophone. Dans ce sens, ce petit livre pourrait aussi bien s'intituler *Mémoires d'un missionnaire ordinaire*. Plusieurs années plus tard, alors que j'effectuais moi-même un stage pastoral sous la supervision d'un autre homme, Ernest Keefe, qui s'était consacré au Canada français, j'ai reçu une leçon saisissante quant à l'engagement de certains de ces pasteurs/missionnaires pionniers. Ernie et moi revenions d'une longue journée de visites dans un village passablement éloigné, tout en français bien sûr, et pendant que nous roulions, nous parlions en anglais. Après quelques minutes, Ernie a interrompu la conversation en disant : « Désolé, Don, mais je suis trop fatigué pour penser en anglais. Si cela ne te dérange pas, nous allons poursuivre en français. » C'était la même chose pour Tom Carson, qui s'est complètement identifié aux Canadiens-français.

Les années que Tom a passées au séminaire ont aussi permis l'éclosion d'une relation romantique entre lui et Elizabeth Margaret Maybury, qui était arrivée au séminaire TBS avant Tom. Marg est née à Londres, en Angleterre, et a émigré au Canada à l'âge de quatorze ans, avec sa mère devenue veuve et sa famille. Marg

avait deux ans de plus que Tom et était déjà infirmière et sage-femme. En termes de notes au séminaire, elle était généralement meilleure que Tom. Après ses années d'études au TBS, elle a repris ses fonctions d'infirmière et a offert ses services à trois missions différentes, se portant volontaire pour servir en Afrique. Elles l'ont toutes refusée pour des raisons de santé : elle souffrait d'anémie chronique. Elle a donc accepté d'épouser Tom. Le mariage a eu lieu le 28 avril 1938, présidé par W. Gordon Brown, un proche collaborateur de T.T. Shields et autre figure marquante de la crise dont nous parlerons dans deux chapitres. Puisque Tom et Marg avaient tous deux assisté aux cultes à l'église de Jarvis Street pendant leurs années passées au TBS, ils avaient tous deux apprécié les prédications de Shields pendant ses meilleures années.

L'Église baptiste de Jarvis Street et d'autres Églises ont formé l'Union des Églises baptistes régulières de l'Ontario et du Québec. C'est l'Union qui les a soutenus pendant les premières années de l'œuvre française. Au Canada, l'expression « baptistes réguliers » n'a jamais été associée au prémillénarisme dispensationaliste, comme ce fut le cas aux États-Unis. Ils se considéraient simplement comme des « baptistes réguliers », par opposition aux nouveaux baptistes libéraux.

Il ne s'agit pas d'un livre sur ma mère. Bien sûr, elle figure ici et là dans l'histoire, mais je me permettrai de faire ici quelques commentaires à propos. À cause de ses problèmes de santé, elle devait souvent dormir une heure ou deux l'après-midi, sinon elle ne pouvait pas passer la journée. D'une certaine façon, j'étais plus près d'elle que de papa : je passais en tout cas plus de temps à parler avec elle en privée qu'avec mon père. Elle était extraordinairement perspicace sur une foule de questions, personnelles ou théologiques. Ma sœur Joyce se souvient que lorsqu'elle est revenue à la maison le temps d'une visite pendant sa propre formation d'infirmière, elle est sortie avec une amie un soir, puis les deux sont rentrées à la maison pour poursuivre la conversation. Lorsque l'amie est partie (Joyce écrit) :

Maman m'a dit que j'avais l'air très intéressée lorsque le sujet me concernait personnellement, mais que je me désintéressais manifestement lorsque mon amie parlait de choses qui importaient

pour elle, mais non pour moi. Bien que je n'aie pas du tout apprécié son analyse sur le moment, j'y ai repensé peu après et je me suis rendu compte que c'était tout à fait vrai. Le souvenir de ces paroles m'a beaucoup aidée au fil des années lorsque je constate que je tombe encore dans ce comportement indigne de Christ.

Au milieu de mon adolescence, lorsque j'ai traversé une phase où je voulais me retirer de toute réunion, tant locale que régionale (je boudais), parce que ceux qui y participaient ne partageaient pas les mêmes champs d'intérêt que moi et ne se souciaient que d'eux-mêmes, et ainsi de suite, ma mère, assise calmement à sa machine à coudre à pédale (elle a confectionné la plupart de nos vêtements pendant des années), a calmement cité deux ou trois proverbes, puis ajouté : « Celui qui veut des amis doit se montrer amical. Lors de la prochaine réunion, avant de commencer à bouder, recherche autour de toi quelle personne est la plus seule dans la pièce, et va la voir et apprends tout ce que tu peux sur elle. Puis trouve la seconde personne la plus seule, et recommence. » Inévitablement, je n'ai pas aimé ce conseil, mais je l'ai suivi et j'ai été étonné de constater que j'allais bientôt être considéré comme l'un des leaders de la jeunesse dans la région. Maman revenait rarement deux fois sur une leçon comme celle-là; lorsque nous étions adolescents, elle nous importunait rarement. Mais elle visait toujours juste, et elle était capable de préciser de façon mordante les aspects pratiques des doctrines, des commandements et de la grâce. Dans mon esprit, je la vois tranquille, assise dans la cuisine après le petit déjeuner, sa bible sur les genoux, ayant son propre temps de recueillement, ou disparaissant dans sa chambre à cette fin. Tom exposait la Bible comme un ouvrier, engagé à expliquer avec fidélité le texte biblique. Les études bibliques de Marg (par exemple, pour nos groupes de jeunesse et autres activités semblables) étaient tout simplement superbes.

Malgré toute son intelligence et sa sagesse, elle n'est jamais parvenue à maîtriser le français. Cette limite l'empêchait grandement de servir les femmes et les autres personnes dans l'Église à moins qu'elles ne parlent anglais; certaines le parlaient, d'autres pas. Même vers la fin de sa soixantaine, elle a tenté de vaincre ce handicap en prenant des cours de conversation française au collègue

local. Mais elle n'a jamais vraiment réussi à surmonter la barrière. Sur le plan familial, cela impliquait que nous parlions beaucoup plus l'anglais que le français à la maison; sur le plan du ministère, Maman se retrouvait à l'écart de bon nombre de conversations et de développements, ce qui a eu pour effet l'isolement, tant pour elle que pour Papa.

Les premières années de leur ministère se sont cependant déroulées en anglais. Leur petit appartement de l'avenue Woodland a été leur domicile pendant leur première décennie, car ils y sont restés pendant que le côté français du ministère de Tom commençait à croître au début des années 1940. Bon nombre de ministres de l'évangile sont devenus aumôniers dans les Forces armées canadiennes pendant la guerre contre Hitler. (Fait intéressant, le Canada a déclaré la guerre à l'Allemagne quelques heures avant que la Grande-Bretagne ne le fasse!) Tom ne savait que faire, il a examiné le ratio vigoureux d'aumôniers comparativement aux soldats d'infanterie et le coefficient de ministres de l'évangile par rapport à la population du Québec, et a jugé plus sage de rester. Néanmoins, forcé par la crise nationale, il a tout de même posé sa candidature pour devenir aumônier, mais elle a été refusée en raison d'un souffle cardiaque. Tom pouvait demeurer au Canada-français avec une bonne conscience.

L'Église Emmanuel Baptist à Verdun est devenue la sphère où Tom a acquis ses premières expériences d'un ministère pastoral hebdomadaire. Peu d'écrits demeurent de cette période de sa vie. Sa mise à part a eu lieu le 28 mai 1941. Deux ans plus tard, en 1943, ma sœur aînée Joyce est née. Au temps où je suis né en 1946, Papa était déjà très engagé dans l'œuvre française.

La transition au côté français ne s'est pas effectuée d'un seul coup, mais vers la fin de l'année 1943, presque toute son énergie était canalisée vers le ministère francophone naissant. Toutefois, même jusqu'en 1945, on demandait encore à Papa de prêter son concours, avec plusieurs autres pasteurs anglophones de la région de Montréal, en offrant plusieurs méditations matinales pour la radio anglaise de la région métropolitaine. Il a consenti à le faire chaque année jusqu'en 1948, lorsque toute la famille est déménagée

à Drummondville. Tous les manuscrits des méditations matinales existent encore. À en juger selon des critères contemporains, la langue est traditionnelle et guindée, mais il ne faut pas oublier que dans les écoles anglaises de la commission scolaire protestante, on enseignait encore la Bible à cette époque (version King-James, bien sûr), et pratiquement tout le monde qui priait le faisait en anglais élisabéthain. Les Canadiens de cette époque n'étaient pas bibliquement illettrés comme le sont la plupart des Occidentaux modernes. Ce qui est notable à propos de ces émissions n'est pas leur terminologie archaïque et quelquefois technique, mais le mélange d'objectifs qu'elles traduisent : exégèse de la Bible, application personnelle, réflexion sur la scène nationale et internationale, une aisance à se référer à des hymnes que presque tout le monde reconnaissait à l'époque et invariablement, quelque chose qui défiait, bien que de façon indirecte, la théologie catholique romaine. Voici le texte en entier de l'émission du 19 avril 1945. L'original comportait une note au crayon à mine de plomb écrite à la main dans la marge supérieure : « Trop long de deux minutes », et environ deux minutes de lecture a été rayée par le même crayon. Voici le résultat modifié :

Introduction

« Non pas à nous, Éternel, non pas à nous, mais à ton nom donne gloire, à cause de ta bonté, à cause de ta fidélité!

Pourquoi les nations diraient-elles : Où donc est leur Dieu?

Notre Dieu est au ciel, Il fait tout ce qu'il veut.

Leurs idoles sont de l'argent et de l'or, elles sont l'ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche et ne parlent point, elles ont des yeux et ne voient point,

Elles ont des oreilles et n'entendent point, elles ont un nez et ne sentent point, elles ont des mains et ne touchent point, des pieds et ne marchent point, elles ne produisent aucun son dans leur gosier.

Ils leur ressemblent, ceux qui les fabriquent, tous ceux qui se confient en elles.

Israël, confie-toi en l'Éternel! Il est leur secours et leur bouclier. Maison d'Aaron, confie-toi en l'Éternel! Il est leur secours et leur bouclier.

Vous qui craignez l'Éternel, confiez-vous en l'Éternel! Il est leur secours et leur bouclier.

L'Éternel se souvient de nous : il bénira, Il bénira la maison d'Israël, Il bénira la maison d'Aaron,

Il bénira ceux qui craignent l'Éternel, les petits et les grands. »

Prière

Nous venons sans crainte en ta présence, avec une pleine assurance, ô Seigneur, par ton Fils bien-aimé. Nous te remercions de ce qu'Il a ouvert le chemin pour nous; alors que nous étions encore des ennemis dans nos esprits par nos mauvaises œuvres, alors que nous étions sans force et impies, Christ est mort pour nous.

Tu nous as dit qu'Il est venu dans le monde pour sauver des pécheurs, pour chercher et sauver ce qui était perdu. Par conséquent, nous te prions d'entrer aujourd'hui même dans une âme abjecte et misérable, afin de lui donner cette glorieuse liberté par laquelle Christ nous rend libres.

Nous te remercions pour les progrès encourageants de la guerre. Nous avons été l'objet de tes pensées. Reste encore avec nous. Néanmoins, Seigneur, il y a plusieurs milliers de cœurs et de corps brisés, résultant de cet ignoble affrontement. Ô toi qui es appelé le Dieu de toute consolation, ne laisse pas ceux qui souffrent se détourner de toi; plutôt, qu'ils cherchent ta face par ton Fils bien-aimé, et que, te trouvant, ils trouvent la paix.

Sois avec notre roi et notre reine; sois avec notre nation; soutiens la grande nation à notre sud. Établis ta paix dans de nombreux cœurs, afin que ceux qui doivent discuter de la question de la sécurité dans la conférence à venir le fassent en visant ta gloire, par Celui qui seul est le Prince de paix, le Seigneur Jésus-Christ. C'est en son nom que nous te demandons toutes ces choses. Amen.

*Jésus mis à mort pour moi,
Je cherche un refuge en toi!
Que ton sang, que l'onde pure
Découlant de ta blessure,
Ôtant mon iniquité,
Me rendent la liberté!*

*Tous les travaux de mes mains
 Pour te plaire seraient vains.
 Lors même qu'en ma détresse
 Mes pleurs couleraient sans cesse,
 Ils ne sauraient me laver :
 Toi seul peux et veux sauver!*

*Seigneur, je n'apporte rien;
 Ta croix seule est mon soutien.
 Je viens à toi, sans ressource;
 Souillé, je viens à la source
 Où les péchés sont lavés
 Et les pécheurs sont sauvés!*

*Qu'en toi je vive ici-bas!
 Que je meure entre tes bras!
 Et que, vers ton ciel splendide
 Prenant mon essor rapide,
 Jésus mis à mort pour moi,
 Je trouve un refuge en toi!*

Les matins où j'ai le privilège de m'adresser à vous, je tenterai de diriger vos pensées vers une brève réflexion de trois vérités éternelles, c'est-à-dire, le Sauveur éternel, la Parole éternelle de Dieu, et la vie éternelle de chaque véritable enfant de Dieu. Ce matin, notre méditation portera sur « le Sauveur éternel ».

La seconde strophe du remarquable cantique bien connu « Abide with me » (Reste avec moi) dépeint le désir sincère d'une personne qui considère l'anéantissement des points de repère de sa vie avant de se fixer sur un fondement inébranlable, afin d'y être maintenue par une puissance qui ne change pas :

*Le flot des jours rapidement s'écoule;
 Leur gloire est vaine et leur bonheur déçoit;
 Tout change et meurt, tout chancelle et s'écroule...
 Toi qui ne changes point, reste avec moi.*

Le poète a la ferme conviction qu'être ainsi l'objet de l'attention et des soins d'un Ami qui ne change pas lui ferait participer à sa nature. Qui est cet Ami? Quel est son ministère? Pour qui exerce-t-il ce ministère?

Vous trouverez réponse à ces questions dans certains versets de l'Épître aux Hébreux, au chapitre sept. L'auteur souligne la supériorité du ministère du Seigneur Jésus par rapport à celui des prêtres selon la loi et il ajoute : « De plus, il y a eu des sacrificateurs en grand nombre, parce que la mort les empêchait d'être permanents. Mais lui, parce qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce qui n'est pas transmissible. C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. »

(1) Qui est donc cet Ami? C'est Jésus, Celui qui est vivant : « Il demeure éternellement. » Ces paroles : « Il demeure éternellement », indiquent son identité. Il est Dieu manifesté en chair. Le mystère de l'incarnation demeure un mystère; mais une fois que nous saisissons cette vérité transcendante, tout doute quant à la puissance de notre Seigneur pour nous secourir, et même pour nous sauver, s'évanouit. En effet, dans cette Épître aux Hébreux même, Il nous est premièrement présenté comme le Seigneur souverain : « Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils... » et « Mais il a dit au Fils : Ton trône, ô Dieu est éternel » puis « Et encore : Toi, Seigneur, tu as au commencement fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains; ils périront, mais tu subsistes; ils vieilliront tous comme un vêtement, tu les rouleras comme un manteau et ils seront changés; mais toi, tu restes le même, et tes années ne finiront point. » Il n'y a donc aucun doute quant à sa capacité d'accomplir quelque chose pour nous. « Il peut sauver parfaitement. » Il est Celui qui est vivant. « Il demeure éternellement. »

Mais « lorsque tous les appuis manquent à ma faiblesse », veut-il être « la force du faible, et rester avec moi »?

(2) Eh bien, considérez son ministère : « étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. » Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et les hommes. Nous avons besoin de Celui qui est « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs » pour qu'il intercède pour nous, car « Dieu est lumière, et [...] il n'y a point en lui de ténèbres ».

Lumière éternelle! Lumière éternelle!
Combien pure doit être l'âme,
Qui, exposée à ta lumière,
Ne se cache pas, mais dans une paisible satisfaction,
Vit, et te contemple.

Comment pourrais-je, moi dont le berceau,
Réside dans les ténèbres, dont l'intelligence est obscurcie,
Paraître devant l'Ineffable,
Et l'esprit à découvert supporter,
Le faisceau incréé?

Oui il existe un moyen
D'atteindre cette sublime demeure :
Une offrande et un sacrifice,
Les puissances d'un Saint Esprit,
Un Avocat auprès de Dieu.

« Un Avocat auprès de Dieu » – mon Ami. Jésus vit à jamais pour « intercéder ». Mais comment plaidera-t-il notre cause? Nous avons déjà péché, et sommes privés de la gloire de Dieu. À ses yeux, lorsqu'Il nous sonde, toute notre justice est comme un vêtement souillé. Comment plaidera-t-Il pour nous?

Cinq blessures sanglantes ont laissé leurs traces,
Reçues au Calvaire;
Sources de prières efficaces,
D'intercessions instantes :
« Pardonne-lui, pardonne-lui! », tel est leur cri,
« Et ne laisse pas périr ce pécheur racheté. »

Il est « toujours vivant pour intercéder en leur faveur » et Il a lui-même effectué la réconciliation par son sang. Il n'est donc pas étonnant qu'Il nous dise, à vous et à moi, avec amour et empressement : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. »

Cette invitation même nous présente adéquatement la troisième question :

(3) Pour qui exerce-t-il ce ministère d'intercession? « Il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur. »

Il ne s'agit pas de choisir entre le Seigneur Jésus et d'autres médiateurs. C'est un choix entre le Seigneur Jésus ou personne d'autre. Dieu nous dit dans sa Parole : « Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. » Le Seigneur Jésus lui-même a dit : « Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi. » Il dit, uniquement de ceux qui viennent à Dieu par lui : « Il peut sauver parfaitement. » Voici le message de Dieu :

L'âme qui s'appuie sur Jésus pour s'y reposer

Je vous le dis, je ne l'abandonnerai pas à ses adversaires;

Cette âme-là, quand bien même toutes les forces de l'enfer seraient déployées contre elle,

Je vous le répète, jamais, au grand jamais, je ne l'abandonnerai.

Nous avons besoin de ce Sauveur vivant et tout-puissant et ne pouvons nous contenter de rien de moins. Il est tout ce dont nous avons besoin. « Lui, qui n'a point épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas aussi toutes choses avec lui? »